

## Hôpital Circus

### Exposition de Guillaume Martial au CHS Vauclaire de Montpon- Ménéstérol

Avril 2015, Montpon-Ménéstérol (Dordogne). La salle capitulaire de l'ancienne chartreuse de Vauclaire reconverte en hôpital psychiatrique accueille pour quelques semaines un drôle de cirque, l'Hôpital Circus. Dans cet étrange espace ayant conservé des éléments de ses affectations antérieures (les réunions du chapitre, le secrétariat d'un cabinet médical, un même un tournage de film...), Guillaume Martial, artiste et hôte, opère un tour burlesque et décalé, en fine intelligence avec les esprits des lieux et de ses occupants. S'y greffe aussi un peu du cirque Ullman voisin, que l'artiste a fréquenté pendant sa résidence de création.

Notre conditionnement (ou déconditionnement) commence dès la réception du carton d'invitation : le Cheval incarné par Guillaume Martial, animal à sept pattes humaines, est tout autant une chimère moderne qu'une apparition théâtralisée. Il a la légèreté blanche et éthérée des chronophotographies de Marey, et le ridicule émouvant des chevaux de cirque de Fred ou du malhabile Monsieur Racine de Tomi Ungerer. Jeu d'enfant ou jeu d'adulte, fiction éphémère ou croyance éternelle, il renvoie aussi à la fragile limite entre réel et irréel, normal et anormalité. L'histoire de Saul-Paul, tombé de cheval lors de sa conversion au christianisme sur la route de Damas, nous rappelle combien le basculement peut advenir à tout moment.

Au centre hospitalier, l'accès au lieu d'exposition est fléché, et les derniers éléments de signalétique absorbent le graphisme des panneaux de l'hôpital, écriture jaune sur fond bleu électrique, pour mieux brouiller les frontières entre ce nouveau monde et l'ancien. L'entrée de l'exposition, rebaptisée par Guillaume Martial « Entrée des artistes », annonce un discret « Sacrétairet ! » ; tout un prog(ana)gramme, terminé par l'ultime pirouette du « i » en « ! », l'exclamation et la tête en bas. On ne sait plus très bien, d'ailleurs, dans quel espace on pénètre, passés la porte et son drapé de velours noir. La partie haute des murs est celle d'une salle capitulaire naguère belle, aujourd'hui décrépite ; l'exposition occupe la moitié inférieure, enchâssée dans le caisson très propre et très artificiel d'un récent décor de film. La cimaise basse vermeil et deux étoiles asymétriques rouge feu dessinent une improbable piste de cirque, complétées par deux guirlandes d'ampoules cardinales. A intervalle régulier, la salle est partiellement plongée dans une fumée

artificielle, au son de fragments enregistrés du cirque Ullman. D'autres sons sont plus difficiles à identifier, tel celui d'une toupie manipulée par l'un des patients, ou des cris.

Des tours créés par Guillaume Martial pendant sa résidence artistique ne nous sont présentées que leurs traces, photographies, radiographies, vidéo, comme les récits ou mises en image de miracles religieux. Leur fixité et une certaine raideur dans l'accrochage détonnent avec l'appel de la piste ; le cirque s'est aligné, pour le respect de la mémoire des lieux, ou la canalisation de ses dérangements. L'image assure aussi une perfection des tours, rien ne dépasse, les symétries sont parfaites. Dans *Gravitation*, impression pigmentaire de format carré, l'artiste a perdu la tête, tranchée nette par le cadre d'une image dans l'image, celle de la scène de la salle des fêtes du centre hospitalier. Multipliée et basculée, la capitula est devenue boule à jongler. L'artiste y est inexpressif, à l'instar de ces saints décapités : la croyance vainc tout. Le décalage est extrême entre le sérieux de l'artiste, la minutie de sa reconstitution miraculeuse, et cette absurde partie de boules de tête. Dans l'œuvre qui lui fait face, l'artiste lévite, avec son perizonium blanc ; il sort de la scène coupée, devenue tombeau. De l'homme au saint et au christ, du jongleur à l'artiste, de la normalité à la folie, il n'y a parfois qu'un pas de côté.

Un troisième tour voit l'artiste lancer des chaises en un beau demi-cercle ; les fils sont tout aussi invisibles, et rappellent les savantes constitutions d'images de Jeff Wall, ou même les premiers collages de l'histoire de la photographie (Oscar Gustav Rejlander, par exemple), créant illusion – l'œuvre est d'ailleurs antidatée à 1882. Pour ses tours de l'Hôpital Circus, Guillaume Martial ne tolère aucune imperfection ; il est maître d'un monde. Il a aussi transformé deux bâtiments de l'hôpital, celle, ancienne, de la Chartreuse et une autre plus contemporaine du restaurant en architectures circassiennes. Le basculement est cette fois purement virtuel, puisque ces œuvres n'ont jamais été pensées comme les photomontages d'une construction à venir, mais comme les outils d'une projection immédiate dans l'ailleurs de l'Hôpital Circus. « Le cirque arrive comme ça », dit l'artiste. On pense à la Genèse, mais aussi à la bande dessinée, qui campe ses décors d'un coup de crayon.

Trois objets complètent cet accrochage de photographies, interrogeant la saisie et l'enregistrement du visible / de l'invisible. Une camera obscura contemporaine ramène de la profondeur du temps le premier dispositif de capture du réel sur une surface en deux dimensions, ancêtre de l'appareil photographie ; dans l'exposition, elle permet de voir dans le « bon » sens une vidéo projetée sur le mur la tête en bas. L'artiste, passe-muraille en blouse blanche, y franchit un des murs du centre

hospitalier cinq fois de suite avant de se heurter à la matérialité redevenue réelle du béton. L'image est accélérée, transformant la locomotion de l'artiste en course oscillante du premier cinéma burlesque. Plus loin, on peut activer un praxinoscope et découvrir l'artiste avancer à quatre pattes, en blouse blanche. Enfin, deux négatoscopes affichent les radiographies des sept animaux des locomotions animales. Aux côtés du cheval précédemment cité, un éléphant, une girafe, un serpent, et d'autres animaux improbables, tous constitués du corps de l'artiste multiplié, étiré, basculé.

Il n'y a pas de douleur dans les exercices impossibles et impassibles de Guillaume Martial, ancien sportif rompu à toutes formes de figures et de contraintes. On ne voit que le résultat ; disparaît la mécanique de fabrication, du geste ou de l'image, que l'artiste occulte volontairement. En cachant le faire, Guillaume Martial condense le temps et entretient l'illusion. Les trucs, les astuces, comme dans la magie ou le religieux ; le travail préparatoire et répétitif des sportifs et circassiens, nécessaire du perfectionnement ; tous sont rendus invisibles. On n'oublie pas cependant ce négatif, long, d'une prouesse éphémère, partie immergée de l'iceberg de l'histoire racontée. Car c'est aussi cette même répétition de gestes qui marque l'univers de nombre de patients de Vauclaire. Derrière la réitération de certains gestes, au quotidien, et au-delà de l'impression première d'enfermement, de sécurisation, il y a cette création d'un autre monde, qui nous échappe et dont nous ne percevons, finalement, que la trace extérieure. Dans Hôpital Circus, seule la fiction demeure.

**Camille de Singly,  
Professeur d'histoire de l'art à l'École d'Enseignement Supérieur  
d'Art de Bordeaux et Présidente de Réseau Documents d'Artistes  
Aquitaine**